

Discours de la DRAC 2021

Grégoire de VILLIERS

Introduction

« La chaleur était étouffante. Depuis dix heures du matin, le soleil inondait l'Aquitaine de ses rayons lourds et pesants. Quant à lui, ce petit être si frêle et si fragile, il suait à grosses gouttes. Vulgairement entassé avec ses congénères dans une remorque de camion, il ne comprenait pas ce qui se passait. Où allait-il ? Dans quel but ? Quand le laisserait-on respirer normalement ? La sensation de l'air pur courant sur son poil ras lui faisait une étrange impression. Depuis sa naissance, il avait été gardé dans une grange sombre dont les murs percés de deux minces lucarnes ne laissaient entrer que peu d'air et de lumière. Aussi clignait-il convulsivement des yeux à la vue d'un nouveau monde si lumineux, trop lumineux...

Peu après, il descendit, entraîné par tous les autres. Un groupe fut emmené vers un grand bâtiment gris. Dans ce groupe, il aperçut sa mère dont le regard qu'il croisa semblait le supplier de la rejoindre. Il grogna, et ce cri lancé à travers l'atmosphère fit frissonner tous les autres. Finalement, il fut emmené dans un autre groupe vers le même bâtiment. Ils franchirent une porte coulissante et grimpèrent sur une rampe : c'était amusant et terrifiant à la fois. Un bruit grave et rauque fit tressaillir le petit. Il jetait des regards ahuris à son voisin de derrière sur la rampe. Il fut avalé par un énorme monstre ferrugineux. L'obscurité y régnait. Des hurlements lui emplirent les oreilles. Il se sentit saisi par des pattes de fer. La lumière revint. C'est alors qu'il regretta l'ombre... D'autres pattes de fer surgirent et le frappèrent au cou. Des tremblements nerveux s'emparèrent de tout son corps : il hurla. « Ça a raté, cria une voix, il n'a pas crevé. » Alors les pattes de fer s'abattirent plus fort sur le petit hurlant à la mort et souffrant horriblement. Le sang gicla, la tête se détacha et roula à terre, éclaboussant les mains d'un ouvrier, symbole puissant et hautement accusateur... L'innocent porcelet était mort. Un de plus, un de moins... »

Alors, je vous le demande aujourd'hui, pourquoi a-t-on assassiné brutalement et sauvagement ces petits êtres si fragiles ? De quel droit avons-nous disposé de leurs vies paisibles et à quel titre avons-nous arbitrairement stressé, torturé et abattu ces animaux sans défense ? « How dare you ? » s'indignerait Greta Thunberg à ma place !

Pour comprendre ce qui s'est passé pour en arriver à ce stade funeste, bien que j'aie volontairement grossi le trait, revenons au commencement de ce processus d'abattage des animaux ; revenons à ce que l'homme a transformé pour voir de pareilles horreurs se dérouler sous ses yeux sans même le faire rougir de honte. Et ce que l'homme a construit, cela s'appelle la société de consommation. Dans un but purement rentable, on a produit et non plus élevé des animaux : ces poules et ces lapins enfermés dans des cages et n'ayant jamais vu la terre ferme, ces vaches et ces cochons contenus par milliers dans d'immenses hangars lugubres et obscurs.

Face à ces excès, l'antispécisme est apparu, et avec lui l'idée de ne plus consommer aucun produit d'origine animale. Puis on a mis les hommes et les animaux sur le même plan, et tout ceci dans un autre but, intelligemment caché : dénaturer l'homme.

Alors, où se placer, que faire, que penser ? La réalité du problème est triple. L'antispécisme n'est pas une solution au problème animal, mais plutôt une idéologie. L'égalité des hommes et des animaux, invention du consumérisme, est une désertion du vrai sujet. Enfin, ce qu'il faut avant tout comprendre, c'est qu'est-ce que l'homme, et d'où vient réellement sa supériorité sur les autres espèces.

1) L'antispécisme : une idéologie

Depuis les années 1960, la société de consommation a radicalement changé le monde. On a fait de l'homme un consommateur compulsif dont le seul phare était celui du pouvoir d'achat. Alors que la société traditionnelle était équilibrée, profondément humaine et permettait l'épanouissement de tous, le relativisme a reconstruit l'homme sur la base branlante du « chacun a sa vérité ». Au lieu de revenir au modèle traditionnel de la ferme de campagne, les

antispécistes rejettent toute consommation de produits d'origine animale. Cependant, je répondrai trois choses à ces fervents protecteurs de la cause des animaux. D'abord, les antispécistes sont en contradiction avec leur propre philosophie. En effet, qui a fabriqué l'antispécisme, sinon le même relativisme qui a inventé le consumérisme ? Les antispécistes combattent ce qu'ils sont, ce qui les a construits, ce qui les a engendrés. Deuxièmement, l'antispécisme qui se prétend une solution au problème animal, n'est autre que celui qui le déserte. Je parcourais il y a peu le site PETA, qui milite pour la « veganisation » de l'humanité. Tous les titres des vidéos proposées portaient uniquement sur les conditions terribles des animaux dans certains abattoirs.

C'est ici que se trouve la deuxième faille de l'antispécisme : celle de considérer la maltraitance animale comme établie partout. Oui, nous pouvons trouver un juste milieu entre deux excès, l'élevage traditionnel, certes moins productif mais bien plus adapté à l'échelle humaine comme animale.

Enfin, l'antispécisme est en réalité plus une idéologie qu'un simple mouvement philanthrope. En effet, il est d'abord absolutiste. Les militants vegan veulent imposer leur doctrine à l'humanité tout entière. Ils ne s'arrêtent pas à la publicité de produits végétaliens, ils s'attaquent aux boucheries, aux abattoirs, aux restaurants.

Puis, pour ces gens-là, on doit fermer les abattoirs et les élevages, mais aussi arrêter la chasse, qui, outre sa dimension culturelle, sert à réguler le nombre d'animaux forestiers et à protéger l'agriculture face aux bêtes sauvages, ainsi que les parcs animaliers qui sont pour la plupart on ne peut plus respectueux de la cause animale. Cette catégorisation permanente adopte un caractère idéologique. Enfin, on voit étonnamment des rapprochements ces derniers temps entre les vegan et les scientifiques transhumanistes travaillant sur la production de viande de synthèse.

II) La supériorité de l'homme sur l'animal

C'est donc plus une extension au débat politique qu'un simple mouvement philanthrope que l'antispécisme. Cependant, un deuxième problème se pose, plus grave, plus inquiétant : celui de l'homme par rapport à l'animal. Les antispécistes ont proposé une thèse qui remettait en question les dizaines de millénaires de l'histoire de l'humanité : l'animal est l'égal de l'homme.

Pour cela, l'antispécisme se fonde sur la théorie du pathocentrisme, selon laquelle l'homme et l'animal sont égaux puisqu'ils peuvent tous les deux souffrir. Certes, l'homme et l'animal ont tous deux une sensibilité, cependant l'animal agit par son instinct grégaire, il ne passe pas par un jugement de l'acte en lui-même et de ses conséquences. L'homme, a également des passions ; mais elles sont réglées par sa raison, son intelligence et sa volonté. La sensibilité est donc commune à l'homme comme à l'animal, seulement l'homme a quelque chose en plus : la raison et la conscience de ce qui est mal et de ce qui est bien.

Cette supériorité de l'homme sur l'animal n'est d'ailleurs pas du suprématisme, mais une simple gestion. J'ai déjà vu, dans un parc à thème, un dresseur s'occuper de ses félins avec un certain attachement. Si l'on se met dans le raisonnement antispéciste du philosophe végétalien Peter Singer, il faut libérer les animaux et leur accorder une place libre partout dans le monde, y compris dans les villes. Ce mythe d'une zoopolis est très bien décrié par Alain Finkielkraut. Ce dernier précise qu'élargir la cité aux animaux serait la réduire aux hommes amateurs de viande animale et contredirait l'égalité entre ces deux espèces. Cependant, la libération animale dans la nature soulève une question importante : quel est le statut d'un animal dans un élevage respectueux de son bien-être. En effet, dans une ferme traditionnelle, les animaux ne sont-ils pas des collaborateurs du fermier ? Les hommes étant égaux aux animaux, si l'on doit libérer ces derniers, ne serait-il pas juste de libérer aussi tous les salariés dans les diverses entreprises qui sont séquestrés dans des bureaux et qui méritent les mêmes droits que leurs congénères, les coqs, les bœufs et les moutons ? Si l'homme est égal à l'animal, comment peut-on permettre l'exploitation de l'homme par l'homme, puisque l'on proscriit celle de l'animal par l'homme ? De plus, libérer les animaux reviendrait à permettre la disparition de nombreuses espèces qui, évitant la prédation humaine, subiraient la prédation animale, contre laquelle elles sont à présent sans défense. Il suffit d'un peu de bon sens pour le comprendre : mettez une vache face à un tigre affamé et observez comme ils s'aiment et se soutiennent l'un l'autre.

III) Qu'est-ce que l'homme ?

Quel est le véritable but de l'antispécisme ? Pourquoi changer de modèle de pensée pourtant en vigueur depuis le début de l'histoire de l'humanité ? Une seule réponse est possible à ces

questionnements, et cette réponse est elle-même une question : qu'est-ce que l'homme ? Derrière le sujet de la cause animale, c'est une profonde remise en question de la nature humaine qui se cache. Peut-être que les végétaliens sincères ne la recherchent pas mais elle est là, malgré eux. Il s'agit de nous interroger sur la nature de l'homme, particulièrement dans ce qu'elle a de différent avec le reste du vivant. Car l'homme n'est pas simplement un animal sociable et raisonnable, l'homme, c'est la civilisation, la culture, l'histoire, l'identité. On pourrait prendre en exemple de nombreuses civilisations, celle des pharaons d'Égypte, celle des princes de Perse, celle des rois de Judée, Athènes, Rome, les Tsars de Russie, les empereurs de Chine et du Japon, ou enfin, la civilisation occidentale et les rois de France. Mais il faut d'abord adopter un avis plus général sur ces civilisations et donc sur l'homme, car c'est lui qui les a formées. Cet être vivant, qu'on voudrait nous peindre comme gouverné par ses passions, ce perfide geôlier de la liberté animale, ce dégénéré qui a adoré des dieux et qui a voulu gouverner le monde, c'est pourtant lui qui a organisé et civilisé ce monde. D'abord par son histoire. On ne peut pas savoir où l'on va si l'on ne sait pas d'où l'on vient. L'exemplarité de l'histoire a apporté des richesses incomparables : ces cathédrales de pierre, ces palais et ces châteaux, ces églises et ces monastères que nous voudrions oublier pour ne pas avoir à perpétuer la grandeur de l'œuvre humaine. Comment laisser voir aux hommes ce qu'ils sont, quand on veut radicalement changer leur nature, comme c'est le cas dans notre société consumériste et à présent transhumaniste qui veut effacer la culture. Et c'est là le deuxième pilier sur lequel repose l'homme : la culture. La culture religieuse, car toutes les civilisations ont adoré un ou plusieurs dieux, la culture artistique et musicale, la culture littéraire et la culture gastronomique, si controversée de nos jours.

Au lieu de considérer l'incroyable savoir-faire de tous ceux qui nous ont précédés, refusons de leur rendre hommage et d'emboîter leurs pas, et mettons tout notre espoir dans un avenir déshumanisé, le royaume transhumaniste du steak de soja et de la viande de synthèse : le meilleur des mondes d'Aldous Huxley et 1984 de George Orwell. Mais alors pourquoi tant de siècles de richesse culturelle historique, pourquoi l'homme se serait-il entièrement fourvoyé, au point de vivre comme un inculte, un barbare carnivore et bâtisseur de cathédrale ?

Alors, pour reprendre les mots de Maximilien Robespierre, tout en les appliquant à notre société : ou bien la société traditionnelle est déclarée coupable et le consumérisme est innocent, ou bien la société traditionnelle est déclarée innocente, mais alors, demain, pèsera

sur l'humanité tout entière, pour la suite des temps et sur chacun d'entre nous, un terrible soupçon.

Conclusion

Le monde change, la pensée évolue, les courants sont contraires, mais le navire flotte toujours. Il tangue, certes, mais il ne coule pas...ou du moins pas pour l'instant. La tempête du consumérisme s'acharne, l'antispécisme également, le transhumanisme davantage encore ; et le vaisseau de la culture et de la civilisation résiste aux rouleaux. Par ces affiches dans la Gare du Nord, c'est un nouveau coup porté à la coque humide qui tremble déjà. On veut déraciner l'homme, changer sa nature, l'abaisser au rang d'animal au lieu de l'élever pour le faire progresser toujours plus loin. En conséquent le vaisseau ne tiendra plus longtemps, il a besoin du soutien d'hommes courageux et de navigateurs expérimentés sur les mers houleuses et dangereuses des idéologies destructrices. Il faut redonner à l'homme la place qu'il a toujours eue et redonner aux animaux celle qu'ils ont toujours méritée. Il faut revenir à un élevage extensif, traditionnel et non industriel, équilibré et non productiviste, bienveillant et non banalisé. Oui, l'homme est supérieur à l'animal, et c'est pour cette raison qu'il doit y veiller, le protéger, l'élever. L'homme est la civilisation, le consumérisme la décadence. L'homme est l'équilibre, le consumérisme, le désordre. L'homme est l'identité, le consumérisme, père de l'antispécisme, l'annihilation de l'être.